

Prédication du 1er novembre 2015 – autour de l'expo Bible
Un texte (Genèse 22), plusieurs voies (d'interprétation)

I.

Un premier type d'interprétation nous invite à tenir compte de la distance historique de ce récit.

Cela nous permet de mettre nos sentiments/questions/ perplexités de lecteurs/rices du XXIème siècle entre parenthèse pour essayer de découvrir pourquoi ce récit était raconté, quelles fonctions avait sa mise par écrit. Dans une telle interprétation, on ne s'arrête pas à la psychologie des personnages du récit, mais plutôt aux motivations de ceux qui racontent cette histoire.

La pointe du récit n'est alors pas tant dans l'ordre divin ou dans l'obéissance d'Abraham que dans la substitution d'Isaac par un bélier vers quoi l'ensemble du récit, par une forme de suspense, tend. Ce récit est regardé comme une mise en scène dramatique et pédagogique pour signifier le refus par le Dieu d'Israël de tout sacrifice humain. C'est donc un récit polémique ! Le sacrifice humain était pratiqué chez les peuples entourant Israël, certains récits de la Bible montrent que dans des périodes de grand désarroi, notamment au moment où le Royaume de Juda était menacé de disparition, la tentation était grande dans certains milieux hébreux de pratiquer ce type de sacrifices pour se concilier la divinité. Dans la Torah, il y a des lois claires qui interdisent les sacrifices humains, mais s'il y a besoin de telles lois et qu'elles sont répétées, c'est le signe que cette pratique pouvait exister. Nous en avons d'ailleurs un exemple tragique dans le livre des Juges avec le sacrifice de la fille de Jephthé. Notre récit s'inscrit dans cette logique d'interdiction, en montrant que le Dieu d'Israël refuse tout sacrifice humain. Les exégètes remarquent d'ailleurs le changement du nom de Dieu dans le texte : Au début, c'est le « Elohim », le « Dieu », ce qui implique une certaine distance par rapport à ce Dieu (ce qui peut ouvrir à de nombreuses lectures notamment dans la tradition juive sur quel est ce Dieu qui donne un tel ordre à Abraham)...alors qu'au moment du remplacement par le bélier, c'est « Yahvé » qui parle !

Cette lecture à distance historique ouvre des perspectives intéressantes au lecteur contemporain : L'obéissance d'Abraham prêt à tuer son Fils sur ordre de Dieu ne saurait être imitée, puisque justement le récit est raconté pour désapprouver le sacrifice humain... Ce qu'on a cru comprendre comme une apologie de la violence au nom de Dieu se retourne en son contraire : Le Dieu d'Israël est du côté de la vie, personne, plus jamais, ne peut se croire autorisé à porter la main sur un autre homme au nom de Dieu ! Un renversement tristement d'actualité dans notre monde où la violence au nom de la religion est si présente.

La lecture historique ne s'arrête toutefois pas là : certains mettent en avant la rédaction finale au temps de l'Exil, un moment où semble-t-il les sacrifices humains n'existaient plus. Fallait-il quand même continuer à transmettre ce récit ? A ce moment, le peuple était dans une grande désespérance, ayant tout perdu, et ne voyant plus bien quel avenir il pouvait encore avoir : L'expérience d'Abraham qui doit sacrifier l'enfant de la promesse pouvait alors refléter l'expérience du peuple confronté à un Dieu dont il ne comprend plus le dessein. Là, c'est la mise à l'épreuve d'Abraham qui est au centre de l'interprétation : une invitation à espérer contre toute espérance, à croire « malgré tout ».

II.

Et quel sens ouvre une lecture faite par un(e) psychanalyste ? Un psychanalyste va forcément se montrer passionné par ce récit qui parle de relations familiales et religieuses, et qui a généré dans l'inconscient collectif une image de Dieu terrifiante et perverse, cause de bien de crises de foi, et à la source de bien des convictions a-thées !

Certains psychanalystes voient dans ce récit une histoire de transformation des relations entre père et fils, clarifiées et dé-fusionnées, et une histoire de transformation des relations entre Dieu et l'Homme - par la guérison des images de Dieu parfois perverses que l'homme porte en lui.

La psychanalyste Maire Balmory, par exemple, applique au texte la même écoute dont elle use avec ses patients, une écoute extrêmement fine qui porte son attention sur les mots choisis, les expressions utilisées, les silences ou les répétitions... et avec cette écoute, ce récit devient un récit de libération, d'assainissement des relations - aux antipodes d'un récit qui vanterait une soumission aveugle et servile à un Dieu terrible et incompréhensible !

Déjà dans le début du récit: quand Dieu appelle Abraham, il lui dit : va vers toi (ou va pour toi) sur la montagne. Va vers toi, pour toi, c'est une formule habituelle en hébreu – mais qui suggère que dans le récit il va se passer quelque chose d'important pour la personne- dans notre récit pour Abraham! Lui va gagner quelque chose pour lui-même, dans son évolution personnelle. Cette expression est d'ailleurs déjà utilisée au moment du départ d'Abraham de sa terre natale –qui permettra l'ouverture à une nouveauté de vie passionnante !

« Prends ton fils, ton unique » - ou prends ton fils, l'unique que tu aimes ! L'unique ? Pourtant, Abraham a eu un autre fils, Ismaël ! Oui, mais justement, il vient de le chasser sur la demande de Sara, qui pousse Abraham à choisir entre Ismaël et Isaac, et à n'aimer que Isaac... Abraham a obéi le cœur lourd, sachant que Dieu prendrait soin d'Ismaël et le bénirait abondamment, mais quand même... il s'est plié au souhait de sa femme sans -et en quelque sorte, par cet appel, Dieu pousse Abraham dans ses retranchements : « Abraham, tu viens de montrer que Isaac est ton seul fils qui compte, mais de quel amour l'aimes-tu? »

Bonne question... De quel amour Abraham aime Isaac ? Dans la suite du récit, on nous dit par deux fois que « tous deux s'en allèrent unis, ensemble » : comme pour insister sur la force de la relation père-fils duelle, fusionnelle, sans distance et sans réel dialogue (les quelques paroles échangées laissent à désirer question l'impédité de communication!)

Quant à l'ordre de Dieu donné à Abraham, il est ambigu : Toutes les traductions nous disent que Dieu demande à Abraham *d'offrir son fils en sacrifice, en holocauste*...Et effectivement, littéralement le texte hébreu dit: « monte-le en montée (litt.) » - et c'est l'expression habituelle pour parler d'un sacrifice (holocauste) - mais pas forcément ! Comme le soulignait déjà Rachi, un commentateur juif du Moyen Age, il se pourrait que Dieu en demandant : « ton fils, fais-le monter en montée », demande à Abraham d'amener Isaac sur la montagne Moriyah pour l'élever, le donner symboliquement en offrande à Dieu – dans un geste de renoncement à toute possessivité envers cet enfant de la promesse divine afin de lui ouvrir un destin libre devant Dieu.

Un peu comme on le vit dans un baptême de petit enfant : affirmer lors du baptême que l'enfant est aussi « de Dieu » et « à Dieu » ouvre un espace dans la fusion parent-bébé, et cela peut aider les jeunes parents à se dé-fusionner de leur petite merveille.

Mais Abraham ne peut pas du tout entendre ce sens possible ! Peut-être parce qu'il est complètement dans la même dynamique relationnelle que sa femme Sara qui lui avait dit quelque temps auparavant : « Choisis entre Ismaël et Isaac, il ne peut y avoir qu'un fils, le mien ! » Ou alors parce qu'il est prisonnier de l'image d'un Dieu jaloux au point de pouvoir devenir cruel - et un Dieu jaloux voire cruel peut très bien dire : « Sacrifie-moi ton fils, car je veux voir qui tu aimes le plus : de ton fils ou de moi ? » Abraham obéirait aveuglément à ce qu'il a compris de Dieu - en fonction de la logique dans laquelle il est enfermé. Enfermé comme le bélier dont les cornes sont prises dans les broussailles...

Or, quand l'ange de Yahweh intervient et arrête le geste d'Abraham au dernier moment, Dieu révèle avec fulgurance qu'il ne correspond pas à cette image cruelle et perverse que les humains portent parfois en eux. C'est pourquoi le nom utilisé pour Dieu change : Dieu n'est plus appelé Elohim, c'est-à-dire Dieu, comme tous les dieux environnants, mais « Yahweh », c'est-à-dire « Je suis celui qui est ». Dieu se pose comme une Personne, un JE, qui appelle l'homme se poser à son tour en JE en face de lui ; et ainsi se dessine une distance entre les deux JE ; une distance comme différenciation, comme condition de liberté, qui rend possible un dialogue et un lien d'amour choisi.

Et en toute logique, dans le même élan de différenciation, le texte ne parle plus d'Isaac comme de *ton fils unique*, mais comme *du jeune homme*.

D'ailleurs, toujours dans la même veine, à la fin de l'histoire, seul Abraham est mentionné qui revient vers les serviteurs ; on ne parle plus d'Isaac qui réapparaîtra plus tard dans l'histoire de son mariage avec Rébecca – serait-ce pour suggérer que le fils délié de la relation fusionnelle d'avec son père- ses parents - peut maintenant commencer une vie à lui avant de réintégrer la tribu ?

Lu ainsi, ce récit vient interroger les défis familiaux et les enjeux relationnels qui sont la trame de nos vies. Et si ce récit prend vie dans nos existences, il peut assainir nos images de Dieu, et détoxiquer nos relations humaines. Dans une telle perspective, si Dieu met à l'épreuve Abraham-le croyant, c'est dans l'unique but de le guérir de toute aliénation pour lui permettre un Vie pleine et bonne à vivre, avec lui et avec ses proches. Et cette même libération nous est ouverte !

III.

Il est important de souligner que **ce récit est devenu central dans les trois traditions monothéistes** : le christianisme et l'Islam, ainsi que dans le judaïsme médiéval et contemporain qui reconnaissent en Abraham le Père des croyants. Ces traditions religieuses ont réinterprété dans leurs contextes ce récit troublant.

Dans le christianisme, et nous ne pouvons que le mentionner très brièvement ici, Isaac est une préfiguration de Jésus, mais tandis que l'un est sauvé, l'autre va jusqu'au bout de son « sacrifice », et devient l'Agneau immolé... Image fondatrice du christianisme qu'on peut lire dans un contexte totalement sacrificiel, avec le risque de retrouver une image d'un Dieu cruel et sanguinaire : Dieu n'a pas épargné son Fils, il l'a livré au sacrifice sanglant pour apaiser sa colère, interprétation qui s'est développée au Moyen-Âge, souvent d'ailleurs à partir de la relecture du sacrifice d'Abraham : si Isaac est une préfiguration de Jésus, Abraham devient préfiguration du Père, mais quel Père ! On peut toutefois en faire une toute autre lecture, très différente quant à l'image de Dieu : en Jésus, c'est Dieu lui-même qui va jusqu'au bout de l'Amour en se livrant lui-même. Dieu n'est pas le Père cruel qui n'épargne pas son Fils, un Père qui exigerait que le sang soit versé pour apaiser sa colère, mais il est Celui qui se donne pour que les êtres humains puissent vivre.

Dans l'Islam, une sourate du Coran relate aussi le fait qu'Abraham est arrêté par Dieu au moment où il sacrifie son fils. Le Coran ne précise pas qui est ce fils, alors que la tradition musulmane ultérieure affirme qu'il s'agit d'Ismaël. C'est déjà un adulte à qui Abraham raconte qu'il s'est vu en songe en train de l'immoler, il lui demande ce qu'il en pense, le fils (non nommé) acquiesce à ce projet. Les deux sont donc des figures de la soumission à Dieu (Islam) et de l'obéissance. Allah récompense cette soumission en intervenant pour empêcher au dernier moment le sacrifice. L'accent est donc mis dans la tradition musulmane sur l'obéissance et la soumission, faisant d'Abraham et de son fils des figures du parfait musulman.

Dans la tradition juive, cette histoire richement commentée, « *histoire de peur et de foi, de peur et de défi, de peur et de rire* » comme le dit Elie Wiesel, « *peut devenir source de consolation pour tous ceux qui l'assument et l'intègrent à leur histoire, car elle contient le destin juif dans sa totalité avec sa recherche de Dieu, son désir de liberté et de sacrifice, son désespoir, son rire, sa conscience d'être toujours des survivants...* »

Abraham, suite à ce récit, est devenu dans les prières juives symbole de *hessed*, mot qui signifie la grâce, la compassion, l'amour - mais dites-moi donc par quel détour, lui qui a failli égorger son fils sans discuter l'ordre aberrant de Dieu ?

Dans un midrash (les midrashim sont ces commentaires juifs qui osent de multiples interprétations toujours à discuter), dans un midrash, donc, Abraham, à la fin de l'histoire, s'adresse à Dieu : *Vois-tu Seigneur, j'aurais pu te faire remarquer que ton ordre contredisait ta promesse... mais je me suis tu. J'ai contenu ma douleur et je n'ai rien dit. En échange, je veux que tu me fasses la promesse suivante. Quand mes enfants et leurs enfants agiront contre ta loi et ta volonté, tu ne diras rien non plus.* - Soit, dit Dieu, *Il leur suffira de raconter cette histoire, Et tout leur sera pardonné. Voyez-vous, Abraham a été charitable envers Dieu- il aurait pu l'accuser, le confondre de son incohérence - il ne l'a pas fait. Il a, par sa démarche, illustré sa foi en Dieu et en sa miséricorde, il a gagné la partie- mais ce n'est pas grave, car Dieu aime être vaincu par ses enfants.*

Voilà comment, à partir de ce récit, Abraham est devenu image de *hessed* !

Et que dire alors d'Isaac, dont le nom signifie « rire » ? Rire à cause du rire de ses parents qui ne croyaient plus trop à cette promesse d'enfant, rire à cause du bonheur de sa naissance - son nom n'est-il pas démenti dans ce récit ? Au contraire, il prend d'autant plus sens...

Isaac est *le premier survivant qui a réchappé de l'holocauste*. Figure importante depuis toujours, mais combien plus depuis la Shoah ! Isaac a fait quelque chose de sa vie, il n'est devenu ni errant, ni haineux, ni amer... On l'a imaginé devenu poète, on le raconte époux de Rébecca, père de jumeaux ; il s'établit dans son pays, il garde son nom : Isaac-le-rire ! *Isaac, c'est le survivant qui a su transformer son traumatisme, sa souffrance, en amour de la vie et des siens. Et, dit-on dans la tradition juive, en reconnaissance pour son chemin exemplaire, le Temple de Jérusalem, des siècles plus tard, s'est construit non sur le Sinaï de Moïse, mais sur le Moriyah ...*

Ainsi, Isaac apprend aux survivants de tous les temps que si grande soit la blessure d'une jeunesse violée, si traumatisants puissent être les souvenirs qui demeurent, il est possible de re-construire son existence sans renoncer au rire... non pas un rire grimaçant, dépité ou vengeur, mais le rire, le vrai, le bon, le rire du bonheur, celui qui porte vers la vie.

AMEN

Michel Cornuz et Daphné Reymond